

Le langage

Métaphysique et langage dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac

Cécile Nail

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Si Locke avait eu « le courage ou le loisir de (...) corriger les défauts »¹ de son *Essai sur l'entendement humain*, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* aurait-il vu le jour ? L'« Introduction » de l'*Essai* de 1746 semble imputer aux « longueurs, aux répétitions et au désordre qui règnent » dans le traité lockien son incapacité à mener à bien son projet initial : refaire de la métaphysique une science première, capable de « rendre l'esprit lumineux, précis et étendu, et, par conséquent, (de) le préparer à l'étude de toutes les autres »², en cherchant l'origine de la connaissance dans l'expérience. En réaction contre la métaphysique de l'innéisme s'ébauche ainsi une autre métaphysique, centrée sur l'étude génétique des idées et des opérations de l'entendement humain. Pourtant, « il ne paroît pas que ce philosophe ait jamais fait son principal objet du traité qu'il a laissé sur l'entendement humain »³ : en reléguant négligemment l'étude « des mots » dans la troisième partie de son ouvrage, Locke ne s'est pas

¹ *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, cité désormais *EOCH*, « Introduction », Paris, Galilée, 1973, p. 102.

² *Op. cit.*, p. 99.

³ *Op. cit.*, p. 101.

seulement privé de précieuses « lumières sur le principe de nos idées » ; il a, s'indigne Condillac, sabordé son objet, puisqu'il « a passé trop légèrement sur l'origine de nos idées » - l'objet même, pourtant, de l'enquête lockienne. D'où la nécessité, pour Condillac, de reprendre à nouveaux frais le projet lockien, en restituant au langage la place qui doit être la sienne dans la nouvelle métaphysique. Plus précisément : « j'ai cru qu'elle devait faire une part considérable de mon ouvrage, soit parce qu'elle peut encore être envisagée d'une manière neuve et étendue, soit parce que je suis convaincu que l'usage des signes est le principe qui développe le germe de toutes nos idées ». *L'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, dès lors, ne saurait être lu exclusivement comme une série d'annotations dans les marges du traité lockien : la découverte de Condillac constitue une solution nouvelle au problème de l'origine de nos idées. La position inédite du problème du rapport entre signes et idées, entre langage et connaissance, n'annonce-t-elle pas en fin de compte la conversion de la métaphysique en une grammaire des idées ?

1- L'objet de la nouvelle métaphysique : « l'étude de l'esprit humain »

Une question innervait *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* dans son ensemble, depuis l'« Introduction » jusqu'au dernier chapitre de l'ouvrage : celle de « l'ordre que l'on doit suivre dans la recherche de la vérité »⁴. Cette question définit à vrai dire l'objet de la métaphysique, dans laquelle Condillac voit, non pas tant une science à cultiver pour elle-même, qu'une propédeutique nécessaire à la réforme et à la maîtrise de notre entendement. S'il appartient à la métaphysique de déterminer les lois du connaître, il ne s'agit évidemment pas de cette métaphysique « ambitieuse », encombrée « de notions vagues et de mots qui n'ont aucun sens », dont Condillac déplore qu'elle se soit discréditée aux yeux de tous pour avoir été, durant si longtemps, maîtresse d'erreurs. Pour n'avoir pas, ou mal, connu « l'origine et la génération de nos idées », pour leur avoir préféré d'incertaines essences ou d'obscurités cachées, les métaphysiciens ont peuplé la nature d'êtres fantomatiques ; semblables à « des enfants qui s'imaginent qu'au bout de la plaine ils vont toucher le ciel avec la main », les métaphysiciens « créent et anéantissent des êtres, les ajoutent à notre âme, ou les en retranchent à leur gré, et croient, par cette imagination, rendre raison des différentes opérations de notre esprit et de la manière dont il acquiert ou perd des connaissances »⁵. Pour mettre fin à ces délires hypocondriaques, il importe donc de déterminer, une fois pour toutes, l'étendue des connaissances humaines, c'est-à-dire « remonter à l'origine de nos idées, en développer la génération, les suivre jusqu'aux limites que la nature leur a prescrites, par-là fixer l'étendue et les bornes de nos connaissances et renouveler tout l'entendement humain »⁶. La métaphysique ne sera utile et féconde que si elle permet, au terme d'une explication des processus cognitifs, de faire progresser les sciences : « notre premier objet, celui que nous ne devons jamais perdre de vue, c'est l'étude de l'esprit humain, non pour en découvrir la nature, mais pour en connaître les opérations, observer avec quel art elles se combinent et comment nous devons les conduire afin d'acquérir toute l'intelligence dont nous sommes capables »⁷.

Seul le recours à l'expérience et à l'observation permet de mener à bien cette tâche : science première en ce qu'elle explicite la génération de nos connaissances, et, partant, fournit une méthode fiable aux différentes sciences, la métaphysique ne fait cependant que retracer les étapes d'un savoir déjà constitué. L'analyse de l'expérience en ses éléments simples et la mise au jour de leurs lois combinatoires définissent le geste de la métaphysique en même temps

⁴C'est le titre du chapitre III de la « Section seconde » de la « Deuxième Partie » de *l'EOCH*.

⁵*Op. cit.*, p. 100.

⁶*Op. cit.*, p. 101.

⁷*Op. cit.*, p. 101.

qu'elles fixent les limites de ses compétences. Dit autrement : « Par l'effet d'un chiasme, c'est en s'avancant comme philosophie seconde que la nouvelle métaphysique reconstituera méthodiquement les principes générateurs, la production originaire du général à partir des singularités réelles. Elle ne s'appellera métaphysique que par *analogie* (...) et se nommera proprement *analyse*, méthode analytique »⁸. Rivée à l'expérience, l'analyse ne se contente pas d'en décrire les éléments ou d'en faire une histoire simplement descriptive : elle cherche à l'expliquer, à en dégager les « principes générateurs ». Mieux encore : « mon dessein est de rappeler à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain, et que ce principe ne sera ni une proposition vague, ni une maxime abstraite, ni une supposition gratuite ; mais une expérience constante, dont toutes les conséquences seront confirmées par de nouvelles expériences »⁹. Nous voici entrés de plain-pied dans l'*Essai* : il y sera en effet essentiellement question de cette « première expérience que personne ne puisse révoquer en doute et qui suffise à expliquer toutes les autres » : « la liaison des idées, soit avec les signes, soit entre elles »¹⁰.

Comment Condillac justifie-t-il cependant son « dessein de tout rappeler à un seul principe » ? Un commentateur comme Georges Le Roy a vu dans la méthode condillacienne une synthèse de l'épistémologie newtonienne et de la pensée lockienne : « Le sous-titre de l'*EOCH* mettait en évidence cette intention : *ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement*. Condillac est là tout entier : c'est en admirateur et disciple de Newton qu'il a voulu refaire l'œuvre de Locke »¹¹. En effet : « A Locke, il a plus particulièrement emprunté l'idée d'une étude descriptive de l'entendement ; à Newton, celle d'un principe unique, expliquant toute la nature. Mais, rapprochant l'une de l'autre ces deux idées, son ambition fut d'obtenir, dans l'étude de l'esprit humain, une aussi belle réussite que Newton dans les sciences physiques »¹². La question des sources n'apporte cependant qu'une réponse partielle à la question de la justification de la méthode condillacienne : à quelles conditions la synthèse dont parle Le Roy devient-elle effective dans l'*Essai* ? La nécessité de « rappeler à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain » constitue sans doute la contrepartie de l'empirisme radical - du « sensualisme » - dans la voie duquel Condillac s'engage dès l'« Introduction » : « je suis remonté à la perception, parce que c'est la première opération qu'on peut remarquer dans l'âme ; et j'ai fait voir comment et dans quel ordre elle produit toutes celles dont nous pouvons acquérir l'exercice ». Condillac revivifie en effet le principe empiriste selon lequel toutes nos connaissances viennent des sens, en lui donnant une extension maximale. Certes, rien de bien original, apparemment, dans l'idée qu'« il n'y a point d'idées qui ne soient acquises : les premières viennent immédiatement des sens ; les autres sont dues à l'expérience, et se multiplient à proportion qu'on est plus capable de réfléchir »¹³. La tonalité de ce propos est indubitablement lockienne, et, pour lever toute ambiguïté, l'auteur de l'*EOCH* intègre d'ailleurs à la trame de son propos, dans une note, un large extrait de l'*EEH* : « *Supposons donc qu'au commencement l'Ame est ce qu'on appelle une table rase, vide de tout caractère, sans aucune idée quelle qu'elle soit : comment vient-elle à recevoir des idées ? Par quel moyen en acquiert-elle cette prodigieuse quantité que l'Imagination de l'homme, toujours agissante et sans bornes, lui présente avec une variété presque infinie ? D'où puise-t-elle tous ces matériaux qui sont comme le fond de tous ses raisonnements et de toutes ses connaissances ? A cela je réponds en un mot : de l'expérience : c'est là le fondement de toutes nos connaissances ; et c'est de là qu'elles tirent leur première origine* ». Mais ce ralliement à la thèse empiriste lockienne n'est qu'apparent ; Condillac ne semble citer Locke que pour mieux

⁸ Jacques Derrida, « L'archéologie du frivole », Préface à l'*EOCH*, éd. citée, p. 17.

⁹ *EOCH*, « Introduction », éd. citée, p. 101.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Georges Le Roy, *La psychologie de Condillac*, Paris, éd. Boivin, 1937, chapitre I, p. 34.

¹² *Op. cit.*, p. 33.

¹³ *EOCH*, « Première Partie », « Section Première », chapitre 1, §5, éd. citée, p. 108.

s'en démarquer : le principe selon lequel toutes nos idées sont acquises revêt un sens à la fois cognitif et psychologique. Aux yeux de Condillac en effet, Locke s'est montré bien frileux en concédant que la sensation ne constituait pas la seule source de nos connaissances, puisqu'il trouvait dans la réflexion - un pouvoir inné de l'esprit - un second principe cognitif. Au fond, en bon disciple, Condillac se fait parricide : pour rester fidèle à la représentation de l'âme comme « table rase », il faut aller plus loin que Locke et refuser en bloc l'hypothèse d'une quelconque spontanéité de l'esprit, comme si celui-ci disposait de pouvoirs immanents, ou de « catégories ». Bref, dans l'esprit, rien ne précède la sensation, entendue comme impression, mais aussi comme opération - c'est-à-dire comme perception : « les objets agiroient inutilement sur les sens, et l'âme n'en prendrait jamais connaissance, si elle n'en avait pas la perception »¹⁴. A l'origine, l'esprit n'est capable de rien d'autre que de recevoir des impressions par l'intermédiaire des sens et de les percevoir, c'est-à-dire de prendre conscience de ses représentations. Les termes du problème qu'affronte Condillac dans l'*EOCH* se précisent, en même temps qu'ils se complexifient : il s'agit en effet d'expliquer les idées à partir de la seule donnée de la sensation, étant entendu qu'il s'agit là tout à la fois du premier matériau et de la première opération dont dispose l'esprit. Difficile donc de chercher ailleurs le fameux « principe de tout ce qui concerne l'entendement » ; expliquer la connaissance, c'est comprendre la transformation de la sensation à partir d'un principe qui lui est nécessairement immanent.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

¹⁴ *EOCH*, "Première Partie", « Section seconde », chapitre I, §2, éd. citée, p. 115.